

L'histoire à l'école primaire

Autor(en): **Coquoz, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **83 (1954)**

Heft 12

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040534>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'histoire à l'école primaire

Expert aux examens pédagogiques des recrues, pendant six ans, nous avons pu constater, sur des centaines de jeunes gens venant de tous nos cantons de Suisse romande, le médiocre résultat de l'enseignement de l'histoire.

Nous pourrions épiloguer longtemps sur cette constatation. Quoi qu'on puisse dire, on est obligé d'admettre une certaine déficience de notre enseignement de l'histoire. Que les remèdes à ce déficit soient difficiles à trouver, nous en convenons. Il y aurait donc un travail considérable d'enquête à conduire dans ce sens. Faudrait-il accuser notre traditionnelle conception de l'enseignement de l'histoire ? Pour apprécier objectivement une méthode pédagogique, générale ou particulière, ne semble-t-il pas évident qu'on devrait rechercher et savoir ce qu'elle « rend » à titre définitif ? Nous voulons dire : sur les adultes. Or, les examens qui accompagnent le recrutement militaire n'ont-ils pas révélé une ignorance déplorable en matière d'histoire ?

Est-ce que l'école n'a pas su intéresser l'enfant à l'histoire de son pays ? Notre enseignement de l'histoire n'est-il pas encore trop passif et abstrait ?

Les questions que nous posons valent la peine d'être examinées, car la jeunesse prépare l'avenir et on ne saurait forger cet avenir sans que cette jeunesse soit informée du passé national. Peut-on imaginer un citoyen, digne de ce nom, qui ne saurait rien du passé de son pays ? Il faudrait supposer qu'aucune question ne s'est jamais posée à son esprit, touchant la vie de ses ancêtres ou ses origines.

Notre jeunesse a-t-elle la préoccupation du passé ? Dans le faisceau des intérêts qui animent nos jeunes, y a-t-il encore une place pour l'étude de l'histoire ? Nous avons un doute.

La jeunesse d'aujourd'hui s'intéresse aux sports. Le mot « intéresse » nous paraît trop faible. Les jeunes « se passionnent » pour tous les sports, du football au cyclisme, en passant par le hockey, le basketball, le ski, etc. Chaque adolescent, nous dirons presque chaque enfant, connaît le nom des champions et rêve de les égaler. Quand nous voyons passer un gamin qui pédale à la montée de toutes ses forces, on peut se dire : « Ce petit gaillard pense à Kubler et compte bien l'égaliser un jour. »

A l'école, au collège, les nécessités des examens obligent nos écoliers à apprendre l'histoire, mais ils le font sans goût, comme on accomplit une corvée.

Dans les sociétés d'histoire, dans ces voyages aux vieux monuments du pays, il est bien rare que l'on rencontre des jeunes. Ils

sont bien plus curieux de tout ce qui sent l'aventure : les explorations de souterrains, les expéditions à l'Himalaya ou au Sahara, le tour de Suisse, le tour de France, etc. La jeunesse vit avec intensité l'époque moderne. Elle suit avec une curiosité avide les découvertes de la technique, connaît les marques d'autos à six ans, demande des trains électriques à huit ans, construit des grues avec sa boîte de construction mécanique, rêve d'aviation... Elle n'éprouve aucun besoin de remuer les cendres et la poussière du passé.

Comment expliquer ce désintéressement ? La jeunesse d'aujourd'hui nous semble être pareille à celle d'hier ou d'avant-hier. Elle s'emballe pour ce qui lui plaît. La génération des hommes de notre âge s'est emballée pour les merveilleuses inventions de Jules Verne, elle s'est excitée aux aventures des explorateurs au pays des Indiens, mais elle s'est aussi désintéressée de la conquête de l'Argovie ou de la guerre des Appenzellois avec le Comte de Toggenbourg.

Une autre constatation que chacun peut faire, c'est que le goût de la vraie histoire, de l'histoire sérieuse ou scientifique, ne vient qu'avec l'âge. Beaucoup ne s'intéressent au passé qu'au moment où ils ont fondé une famille et possèdent à leur tour des enfants à qui ils vont raconter des histoires. Ils se mettent alors à repasser en esprit leur jeunesse, s'intéressent à leurs ancêtres, c'est-à-dire au passé.

Nous ne pouvons rien changer à ces dispositions instinctives de nos contemporains, à ces évolutions inévitables, mais cela ne doit pas nous empêcher, nous les adultes, de faire tout notre possible pour faire aimer l'histoire à nos enfants. Malheureusement, des gens qui passent pour intelligents donnent un bien mauvais exemple à la jeunesse. Nous pensons que c'est une grande faiblesse que de prôner exclusivement l'époque moderne et de flétrir, de dénigrer, les œuvres d'hier des termes de « vieux jeu », de « dépassé », de considérer nos ancêtres comme des arriérés.

Les critiques d'art ultra-modernes professent trop souvent du mépris ou du dédain à l'égard des peintres d'autrefois. En architecture, le même fait se produit. L'architecture autochtone ne doit-elle pas céder le pas à de glaciales casernes ?

Ce que l'on nomme la leçon du passé peut avoir une influence et porter des fruits dans le domaine des mœurs et de la conduite personnelle. Ce serait une folie qui risquerait d'égarer la jeunesse que de copier ou d'admirer stupidement tout ce qui est nouveau, tout ce qui est excentrique et qui nous vient des grandes villes. Le be-bop dansé sur nos ponts de danse villageois n'égale certainement pas en charme tranquille les valse de nos grand-mères. Les rengaines modernes que nous entendons journellement à la radio peuvent-elles être comparées aux vieux chants de chez nous, à ces belles

créations de nos grands musiciens : Dalcroze, Doret, chanoine Bovet, etc. ?

C'est aux éducateurs à faire connaître et respecter le passé, c'est-à-dire, nos traditions, nos coutumes anciennes, ce qui fait l'originalité, la force de notre patrie. En un mot, il faut faire aimer l'histoire à notre jeunesse, c'est là le secret du succès.

Comment faire aimer l'histoire à nos écoliers ? Il ne s'agit pas de former de petits historiens, ni de hausser les enfants au niveau de cette science de la vie des peuples, mais d'*adapter* l'histoire aux enfants, de la *réduire* à la mesure de ce qu'ils peuvent comprendre, de ce qui peut les intéresser et favoriser leur éducation. Cette histoire à « la mesure de l'enfant », est-ce un résumé sec et aride, une série de sommaires, comme en présentent certains manuels ? Mille fois non !

L'histoire-batailles a été assez en faveur dans nos écoles. La matière se présente alors comme une suite de faits d'armes bruyants, de guerres mouvementées, coupées de périodes de calme ou de paix. Cette manière d'envisager le programme d'histoire ne permet guère d'apporter une contribution importante à l'éducation. Nous avons eu la chance dans notre enfance d'avoir un bon maître qui savait bien raconter les faits d'armes. Un jour, il nous avait parlé avec beaucoup de vie de la bataille de Morat. Il nous en avait si bien parlé qu'il avait excité nos enthousiasmes. En récréation, nous fîmes deux camps : l'un représentait les Confédérés et l'autre, les Bourguignons. Ce fut d'abord le jeu-bataille, mais le jeu dégénéra en bagarre. Il y eut échange de coups et finalement une intervention vigoureuse du maître qui fut obligé de punir ceux d'entre nous qui avaient le mieux incarné la fougue batailleuse de nos ancêtres.

A cette histoire militaire, qui plaît assez aux enfants, mais qui est insuffisante du point de vue éducatif, on a voulu ajouter une sorte d'histoire politique. Là encore, on s'est trompé. L'évolution des formes de gouvernements, des ambitions qui opposent des antagonistes, reste une énigme pour les écoliers.

L'histoire économique et l'histoire sociale, donnent de meilleures résultats, mais nous sommes en présence de l'histoire par sections, par sujets spéciaux. Les dates importantes seraient, par exemple, celles de l'invention de la machine à vapeur, du téléphone, de la lampe électrique, etc.

Pour choisir et organiser la matière qu'il convient d'enseigner à l'école primaire, il ne suffit pas de penser à l'histoire, il faut surtout *penser à l'enfant*. Représentons-nous bien ce que l'enfant demande ou cherche dans l'histoire. Faisons appel à nos souvenirs d'écoliers. Qu'est-il resté dans nos mémoires de l'enseignement de l'histoire à l'école primaire ? Quelques récits émouvants, quelques traits pittoresques ou légendaires (Tell, les baillis), qui nous ont frappés, qui

ont excité nos imaginations. Cette expérience personnelle est une indication précieuse pour le choix des matières à enseigner.

Ce que le jeune écolier demande, ce sont les faits dramatiques, les aspects émouvants, les tableaux mouvementés, les traits naïfs ou charmants qui donnent à l'histoire sa forme populaire et enfantine. L'attitude du maître à l'école primaire est celle de la grand-mère qui raconte de belles histoires à ses petits-enfants.

Mais pour que l'enseignement de l'histoire atteigne son but, il ne suffit pas qu'il offre de belles histoires qui aient le charme des contes et des légendes ; notre enseignement doit réaliser certaines conditions.

D'abord, si nous voulons vraiment intéresser nos élèves, leur donner le goût de l'histoire, nous devrions utiliser davantage les ressources du milieu local. L'utilité de l'histoire régionale, personne ne la conteste. L'histoire locale fait toucher du doigt le passé dans le présent. Il y a des villes, des localités riches en souvenirs historiques, soit par les monuments, les édifices publics, les églises, les maisons anciennes, soit par les musées où l'on peut observer les choses d'autrefois. C'est le cas de Fribourg, Bulle, Morat, Gruyères, etc.

Si les vestiges du passé manquent, il suffira souvent d'observer les lieux, les personnes, les choses tels qu'ils apparaissent aujourd'hui. On regardera le présent pour se représenter le passé. Le paysan laboure aujourd'hui son champ avec le tracteur. Imaginons-nous quel aurait été son travail il y a deux cents ans. Camions, autos, autobus, passent sur nos routes, comment voyageait-on autrefois quand il n'y avait pas de routes ? Comment faisait-on pour transporter des marchandises, les pièces de drap fabriquées à Fribourg, au moyen âge ? C'est ainsi que nous ferons le passage du plus près au plus reculé.

Ajoutons que la « petite patrie » est bien plus sentimentale que la grande. Les enfants ont une forme de patriotisme restreinte : ils aiment leur village, le pays natal qu'ils connaissent. Pour renforcer encore cet attachement au milieu naturel, faisons appel au folklore local, à ces vieilles chansons, à ces légendes, à ces vieux récits qui nous ont enchantés quand nous étions petits.

Cependant, pour rendre le passé réel, il ne suffit pas d'exhumer des reliques, de placer devant les yeux de nos élèves du matériel concret, il faut savoir « raconter ». Rien ne remplace la parole pour redonner vie au passé. Mais l'art du récit vivant est difficile. Bien raconter, ce n'est pas simplifier les faits en les réduisant à des récits sommaires, à des idées générales que les enfants ne comprennent pas. Ce sont les détails qui captivent l'enfant, éclairent les faits et rendent les personnages vivants.

Le maître doit être un enchanteur. Ses récits historiques seront

comme des contes merveilleux, nourris de détails pittoresques, animés par la parole, le geste, tout vibrants de sentiments. Pour pénétrer dans le royaume féerique de l'enfant, il faut se faire enfant avec lui.

Ajoutons quelques considérations sur la valeur éducative de l'histoire.

Identifier histoire et morale, c'est probablement commettre une erreur. L'histoire, telle quelle, est amoral, un peu à la façon des fables de La Fontaine. Cependant, elle peut être une discipline éducative dès l'instant où le maître saura exercer le jugement des élèves. Sans doute, nos écoliers sont encore bien jeunes, bien inexpérimentés, mais ils arrivent cependant, avec l'aide du maître, à comprendre bien des choses. Faisons juger sainement des faits et des événements, en tenant compte, bien entendu, des circonstances de temps et de lieux. Nous graverons dans le cœur de nos élèves les pages héroïques de notre histoire. Profitons de cette tendance psychologique qui porte l'enfant à s'intéresser particulièrement aux biographies. Nous ferons revivre nos grands hommes nationaux, ces « types » qui nous font si grand honneur et qui sont, pour nos jeunes, comme un vibrant appel à leur dévouement : Winkelried, celui qui s'est sacrifié pour ses compatriotes, Nicolas de Flue, celui qui a été l'homme de la paix, Pestalozzi, celui qui a eu pitié des pauvres orphelins, etc.

Si nous avons une vision chrétienne de l'histoire, celle-ci aura un profond retentissement dans la conscience des enfants. C'est ainsi que nous pourrions montrer qu'on arrive au progrès par la collaboration, en travaillant ensemble, en luttant ensemble, en se dévouant pour les autres. On demande à l'école de contrecarrer les instincts égoïstes des jeunes, de montrer que personne ne peut vivre pour soi seul, que chacun vivra mieux en vivant pour les autres. Cela s'appelle développer l'esprit communautaire. L'enfant devrait comprendre l'histoire, non seulement avec son intelligence, mais aussi avec son cœur.

Il est clair que l'enseignement de l'histoire ainsi conçu, ainsi approfondi, sera un précieux élément d'éducation nationale. Personne ne nous contredira, le patriotisme est une vertu morale qui relève de l'éducation du cœur.

Au fond, ce n'est pas si difficile de faire aimer notre histoire, d'en donner le goût à la jeunesse ; il suffit de la montrer de façon intéressante et vivante, de la montrer telle qu'elle est, sans la fausser ; elle est assez belle pour exercer sur les esprits et les cœurs son charme irrésistible.

Nous terminons par quelques mots du général Guisan, dont on vient de fêter les 80 ans. A l'occasion de la fête nationale de 1940, le Général donnait de claires directives à ses soldats :

« Je vous donne cette consigne : pensez en Suisses, agissez en Suisses. »

Agir en Suisses veut dire : *connaître et aimer* son pays, notre beau pays, rester nous-mêmes, demeurer fidèles à ce que nous sommes, à nos mœurs, à nos traditions, à la liberté séculaire de notre Suisse une et diverse. »

Fières paroles qu'il importe de relire et de méditer. Ne comportent-elles pas tout un programme éducatif ?

E. COQUOZ.

Pour la formation professionnelle

DE NOTRE JEUNESSE

Combien de jeunes gens reculent devant les frais occasionnés par un apprentissage et s'en vont grossir le nombre des manœuvres ? Qu'ils se souviennent alors de *Pro Juventute* qui est là pour leur venir en aide.

Cette œuvre, instituée pour secourir la jeunesse fait appel au dévouement des instituteurs et institutrices pour que la vente de décembre soit fructueuse.

Souvent on entend dire que le profit de la vente reste en ville. Ceci est tout à fait faux : la campagne obtient une grande partie des bénéfices précisément parce qu'elle manque d'œuvres d'entraide.

Que les instituteurs qui connaissent des jeunes gens désirant apprendre un métier, des orphelins, des veuves, des mamans malades indigentes n'aient aucune crainte de s'adresser au secrétaire de *Pro Juventute* de leur district. Celui-ci sera très heureux de les aider dans toute la mesure du possible, de faire des démarches, de donner les conseils nécessaires.

Le bénéfice des timbres vendus par les collaborateurs de *Pro Juventute* reste entièrement à la disposition du district. Un exemple entre autres : le district de la Sarine a distribué, pendant le dernier exercice, près de 23 000 fr. Il n'en est pas de même pour les timbres vendus à la poste dont le bénéfice s'en va au secrétariat de Zurich.

Que les instituteurs et institutrices veuillent bien prêter leur concours pour la vente de décembre et qu'ils se souviennent que c'est pour nos bébés, nos écoliers, nos jeunes, donc pour les nôtres.